NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

84 Nº 9 1962

Mystère du Christ et valeurs humaines

Gustave MARTELET (s.j.)

p. 897 - 914

https://www.nrt.be/es/articulos/mystere-du-christ-et-valeurs-humaines-1784

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Mystère du Christ et valeurs humaines

Les problèmes que notre temps pose aux chrétiens ne sont pas qu'empiriques. Une évolution qui ne semble d'abord toucher que les moyens techniques se révèle, par ses contre-coups professionnels éducatifs et sociaux, intéresser l'homme tout entier et, partant, tout le chrétien. L'esprit s'ouvre à un nouveau type d'universalité ; la liberté subit comme un réveil ; l'homme entre dans un univers de franchises nouvelles.

On commence à voir, comme on l'a écrit, que l'homme est un être beaucoup moins déterminé que déterminant, qu'il va vers son affranchissement, dans l'ordre naturel comme dans l'ordre surnaturel ». La découverte, souvent décrite dans le premier domaine, est moins analysée dans le second. Elle passe maintes fois par un malaise. Il ne s'agit d'abord que d'une fêlure légèrement douloureuse et encore tolérable entre des anciennes manières de prier et une nouvelle façon de vivre et d'agir. L'efficacité prenant des charmes jusqu'alors inconnus, on sent dépérir en soi un attachement supposé naturel aux valeurs chrétiennes d'adoration de Dieu ou de respect absolu des autres. Bref, la fidélité spirituelle devient plus difficile. Sans rien faire pourtant d'humainement répréhensible, on se sent chrétiennement moins certain et moins heureux. Un problème d'harmonie et d'unité se pose. Dire qu'il s'agit du rapport entre le mystère du Christ et les valeurs humaines, c'est, à coup sûr, ne rien trahir. En effet, lorsque l'homme, en un milieu quelconque, se met à changer, non de nature, mais de taille, le Christ est toujours immédiatement intéressé par cette mue de l'homme. De même que dans le cas du grain qui tombe en terre et se trouve livré aux puissances du sol, c'est tout l'épi et, par lui, toute versent les nouvelles forces créatrices de la société, c'est de toute

---

N.d.l.R. — Le présent article reproduit le texte d'une conférence donnée par le R. P. Martelet, S.J., à Paris en juillet 1961 au Congrès National des Aumôniers du Mouvement Familial Rural. Nous remercions l'auteur de nous avoir

l'humanité et donc de tout le Royaume qu'il est question. C'est pourquoi, sans nous attarder ici à faire un inventaire souvent complaisant et toujours incomplet des valeurs humaines de notre temps ou de tel milieu particulier, nous allons chercher la place et la valeur de l'humain dans notre vie de chrétiens, en cherchant la place et la valeur de l'humain dans le mystère du Christ. Notre étude ne sera donc ni psychologique ni morale mais théologique.

Réservant aux développements qui suivent le soin de préciser le sens de ce que nous ne faisons ici qu'affirmer, nous analyserons dans une première partie comment nos déformations dans la manière de *vivre* le Christ peuvent rejoindre les déformations manifestées jadis dans la manière de le *penser*. Ce qui nous permettra de voir, dans une seconde partie, comment l'attitude de l'Eglise au plan de la *pensée* révèle les conversions nécessaires dans l'ordre de la *vie*. Nous en indiquerons rapidement le contenu dans une troisième partie, pour conclure sur la signification d'ensemble de notre action de chrétiens dans le monde.

I. NOS DEFORMATIONS POSSIBLES

Le christianisme ne date pas d'aujourd'hui. Il n'est donc pas étonnant que son histoire, sans nous dispenser de nos responsabilités ou de nos légitimes expériences, éclaire d'avance notre situation présente. De nos jours, il est vrai, le souci du plus grand nombre est plus à l'action qu'à la pensée. Mais, par delà des différences incontestables d'accent, une unité profonde entre notre temps et les âges anciens demeure. Il s'agit toujours pour un chrétien, quel que soit le contexte culturel de sa vie, de témoigner de la *vérité* du Christ. C'est pourquoi les difficultés de jadis en ce domaine peuvent devenir pour nous des lumières. Nous le supposons du moins au départ, et nous disons : les erreurs jadis commises sur le Christ, au plan de la pensée, peuvent nous servir de guide pour discerner les erreurs que nous pouvons commettre de nos jours au plan de l'action.

1. LES CONCEPTIONS ERRONÉES DU CHRIST.

En simplifiant les choses, sans pourtant les fausser, on peut ramener à deux grands types les erreurs de pensée concernant le mystère du Christ. Le Christ étant le Fils de Dieu fait homme pour que l'homme soit fait, dans le Christ, fils de Dieu, l'esprit humain va se heurter à la difficulté de tenir ces deux vérités dans l'unité indissoluble de l'Homme-Dieu. Malgré le fait évangéliquement incontestable que le Christ naît, grandit, parle, mange, boit, souffre et meurt en homme,

fait des miracles, est glorifié en Dieu, certains chrétiens vont se croire incapables de justifier dans leur pensée la totalité du témoignage évangélique. Ils vont donc concevoir le Christ soit d'une façon *humaine* qui masque sa *divinité*, soit d'une façon *divine* qui altère son *humanité*. Dans le premier cas, qui est celui du nestorianisme (Nestorius était évêque de Constantinople en 428), on refuse à vrai dire l'Incarnation, puisqu'on en vient à parler du Christ comme s'il n'était qu'un homme; dans le second cas, celui du monophysisme (hérésie prônée avant tout par Eutychès, moine de Constantinople mort en 454), on déforme l'Incarnation: on ne garde plus dans le Christ qu'une seule nature (d'où le nom de cette hérésie) la divine, ou plus exactement celle qui résulte, dit-on, du mélange des deux. En toute rigueur d'analyse, il faudrait dire que le nestorianisme compromet dans le Christ l'unité de la personne, et le monophysisme la dualité des natures. Cependant, comme le nestorianisme *divise* tellement dans le Christ l'humanité de la divinité qu'à ses yeux le Christ n'est finalement plus Dieu lui-même, et comme, de son côté, le monophysisme *mélange* les deux natures jusqu'à rendre indiscernable dans le Christ une véritable humanité, on peut résumer ces deux hérésies en disant que l'une disjoint les deux natures que l'autre confond. Le nestorianisme *juxtapose* dans le Christ, jusqu'à les disloquer en Lui, humanité et divinité : le Christ qu'on traite en Seigneur n'est pas véritablement Dieu Lui-même en personne. Quant au monophysisme, il *mélange* dans le Christ ce que le nestorianisme y sépare : l'humanité disparaît dans la divinité qui l'absorbe : le Christ n'est plus vraiment un homme dans ce mystère du Dieu fait homme. Le mystère du Christ comme mystère de l'Homme-Dieu est, par deux voies différentes, également ruiné : pour le nestorien, le Christ reconnu homme n'est plus adoré comme Dieu; pour le monophysite, le Christ adoré comme Dieu n'est plus reconnu comme homme.

Analysée sous cette forme sommaire, cette double hérésie christologique au plan de la pensée peut nous fournir un guide précieux pour l'analyse de nos déformations possibles dans l'ordre de l'action.

2. LE SENS DE CES ERREURS PAR RAPPORT À L'ACTION CHRÉTIENNE.

Nous n'avons pas de difficultés de principe à confesser le mystère du Christ vrai Dieu et vrai homme dans l'unité salvifique de l'Homme-Dieu. Par contre, nous risquons de désavouer, dans notre vie, cette vérité du Christ confessée par nous dans la foi au plan de la pensée. De même que le Christ fait l'union de l'humain et du divin dans l'unité vivante de sa Personne, de même le chrétien doit représenter dans le monde selon le mystère du Royaume un type d'homme entièrement humain et pourtant divinement transformé. A peine a-t-on ainsi parlé que l'on voit apparaître dans la *vie* du chrétien le double péril que nous avons découvert dans sa *pensée*, à propos du Christ.

Il y a, ou du moins il peut y avoir, un nestorianisme de l'*action* du chrétien, comme il y a eu et qu'il peut toujours y avoir un nestorianisme de la pensée sur l'*être* du Christ. Par ailleurs, comme il y a eu monophysisme dans la façon de concevoir l'unité du Christ, il y a et il peut y avoir un monophysisme dans la façon de concevoir ou de vivre son action de chrétien.

A. — *Le nestorianisme de l'action.*

Il y a ou il peut y avoir un nestorianisme de l'action chrétienne et pour les mêmes raisons qu'il y a eu et qu'il peut toujours y avoir un nestorianisme de la foi au Christ. Ce qui fait le nestorianisme dans la façon de concevoir le Christ, c'est d'opérer en Lui une telle disjonction que là où le Christ est reconnu comme homme, Il n'est plus adoré comme Dieu. De même, au plan pratique, on peut concevoir ou vivre le rapport de l'homme avec le Royaume, d'une façon tellement extrinsèque, que le surnaturel n'ait plus rien à voir en fait avec l'humain, ni l'humain avec le surnaturel. De même que dans le nestorianisme on peut se rapporter au Christ sans avoir à se rapporter à Dieu Lui-même, puisque le Christ comme homme n'est pas vraiment Dieu, ainsi dans le nestorianisme de l'action, le surnaturel et l'humain sont si profondément hétérogènes et si étrangers l'un à l'autre que toute rencontre et toute interférence entre eux est pratiquement exclue. Chrétien d'un côté, homme de l'autre, je vis mon unité de chrétien en partie double, c'est-à-dire que je ne suis pas unifié du tout. Pour moi le Royaume n'a rien à faire avec l'humain, ni l'humain avec le Royaume.

Séparé de l'humain comme Dieu le serait de l'homme dans le Christ, le Royaume devient alors, selon les tempéraments, l'éducation ou le milieu, une réalité exclusivement rituelle, juridique ou pieuse. Sa présence, en tout cas, est minutieusement circonscrite dans l'espace et le temps. Certains lieux sacrés — d'ordinaire l'Eglise comme bâtiment — certains gestes, certains moments du jour, certains jours de l'année, non seulement contiennent le Royaume mais l'isolent hermétiquement de tout le reste : travail, loisirs, profession, famille, cité. La vie — que reste-t-il alors pour le Royaume sinon la mort? — la vie, donc, se meut en son domaine propre selon des normes tout humaines. Celles-ci ne sont pas nécessairement sordides, mais aucune d'elles en tout cas ne subit réellement l'attraction transformante du Christ. Cependant puisqu'il s'agit de dislocation, personne ne garde totalement en soi les deux domaines ainsi disjoints. Selon que l'on est clerc ou laïc, on hérite de l'un des deux termes, d'ailleurs défigurés, de l'unité détruite. Le clerc garde le plus souvent du Royaume le seul aspect d'une piété sincère mais sans portée de vie et sans réalisme apostolique, et le laïc garde du rapport à l'humain, une conception **janséniséе où plus l'humain est ennuyeux, médiocre, terne et sans**

conséquence, plus il est susceptible d'entrer en accord avec un Royaume lui-même soigneusement dévitalisé.

Il est possible que parfois le nestorianisme de l'action unisse une vie humainement riche à une conception spirituellement pauvre du Royaume. Dans des milieux où les habitudes religieuses sont anciennes et la découverte du monde par les chrétiens, récente, on peut trouver des hommes ou des femmes déjà épanouis dans l'humain et encore tout rabougris par rapport au Royaume. Du sein d'une action humaine judicieuse et parfois exaltante, ces chrétiens se rapportent à Dieu selon des schèmes de piété stéréotypée ou de dévotion puérile. S'ils ne critiquent pas davantage une telle anomalie, c'est qu'ils pensent que la foi à laquelle ils tiennent, n'a pas d'autres possibilités. Ils n'en éprouvent pas moins un grand malaise, auquel une crise d'ordre moral, intellectuel ou affectif peut apporter un dénouement fatal. On voit alors des fidèles, très engagés et réputés bons chrétiens, perdre, subitement dit-on, la foi. En réalité, rien n'est subit : depuis longtemps existait cette rupture, que nous appelons nestorienne, entre une forme très épanouie de l'humain et un alibi du Royaume. Il a manqué à de tels laïcs un prêtre capable de discerner une rupture qu'il aurait lui-même surmontée.

Or, façonné lui aussi par un semblable extrinsécisme, le prêtre ne s'est pas rendu compte à temps que la séparation erronée entre le Royaume et l'humain réduisait le Royaume à des proportions ridicules par rapport à l'humain, qui finit un beau jour par tout absorber. On a depuis longtemps dénoncé les méfaits d'un séparatisme théologique qui, n'accordant à la grâce qu'un rapport superficiel avec la nature, voue la grâce elle-même au dépérissement, faute de lui donner dans la nature le terrain véritable de sa vie. Or si les prêtres peuvent de moins en moins tenir en un pareil extrinsécisme, à combien plus forte raison des laïcs qui, par état, se doivent de découvrir toutes les dimensions de l'humain !

En résumé, à la division opérée dans le Christ par la doctrine nestorienne, répond dans le chrétien un divorce entre l'action temporelle et la foi. Le nestorianisme de l'action, dont nous n'épuisons pas ici l'analyse, représente une aliénation certaine entre une vie humaine livrée aux tâches profanes et étrangère à toute divinisation et une vie « chrétienne » réduite au seul « spirituel » et qui ne touche en rien l'humain. D'où la dualité, dans l'Eglise du Christ ainsi comprise, d'un laïc voué de façon purement naturelle aux tâches dites profanes et d'un clerc calfeutré dans ce qu'il appelle encore le spirituel et qui n'est en fait qu'une abstraction par rapport à la réalité du monde où il est pourtant, comme prêtre, envoyé.

B. — *Le monophysisme de l'action.*

Si le nestorianisme de l'action est l'erreur spontanée de ce chrétien traditionnel qui a mal assimilé la divine plénitude du mystère du Christ et du Royaume de Dieu dans le monde, le monophysisme de l'action est l'erreur toujours possible du chrétien dit moderne, qu'un certain sens encore imprécis du Royaume a jeté dans une activité qu'il veut apostolique et chrétienne. De même que la doctrine monophysite confond dans l'être du Christ ce que la doctrine nestorienne sépare et qu'il le fait au commun détriment de l'humanité et de la divinité du Christ, de même le monophysisme de l'action confond ce que le nestorianisme isole. S'ouvrant à la présence du Royaume en ce monde, le chrétien laisse alors échapper la distinction du monde et du Royaume, de même que le monophysite de jadis laissait, d'une manière ou d'une autre, échapper dans le Christ la distinction réelle entre l'humanité et la divinité.

Mais de même que le séparatisme nestorien aboutit à un divorce entre le laïc tout profane et le clerc abstraitement sacral, le monophysisme de l'action opère, en se dédoublant, des confusions qui le caractérisent. Dans un cas, le Royaume ne respecte pas le monde qu'on veut plus ou moins théocratiquement assujettir dans un état politiquement absorbé par l'Eglise; dans le second cas, on identifie la vie du Royaume avec les énergies du monde jusqu'à les rendre indiscernables dans le mythe d'une cité socialiste. Intégrisme et progressisme sont donc les deux images contemporaines au plan de l'action chrétienne, de l'antique erreur monophysite au plan de la pensée. Maintenant dans le Royaume, comme jadis dans le Christ, l'humain et le divin ne sont pas respectés l'un par l'autre et l'un dans l'autre, mais dénaturés et confondus.

Malgré l'intérêt que pourrait présenter une description complète de toutes ces déformations et parce que nous ne visons ici qu'un but limité, nous nous en tiendrons à l'opposition simplifiée d'un séparatisme nestorien qui sacralise faussement le clerc et « profane » indûment le laïc et d'une confusion monophysite où clercs et laïcs se rejoignent dans une commune identification du Royaume et du monde, au détriment spirituel des deux. Et, de fait, alors que pour le séparatiste nestorien, le monde n'était par rapport au Royaume qu'une forme étrangère ou hostile, pour notre monophysite de l'action, le Royaume est tellement identifié à l'œuvre du monde, qu'il ne voit plus que, même travaillé par les énergies toutes puissantes de la charité divine, l'humain reste l'humain et ne doit pas être confondu avec le Royaume. Mal averti d'une distinction qui conditionne l'unité dont il a la passion, il tend à croire que le Royaume de Dieu n'est rien d'autre en somme que cette coopérative qui regroupe en une œuvre commune tout un canton, rien d'autre que les hommes qui s'unissent et travaillent, qui

s'aiment et qui grandissent, rien d'autre que le monde humain qui pousse, se développe et s'impose, rien d'autre en un mot que l'homme qui devient plus totalement humain et *donc* par le fait même, plus divin, car ce que Dieu veut pour l'homme dans le Royaume et dans le Christ, n'est-ce pas la vie et la vie en abondance?

En passant de l'ordre de la pensée à celui de l'action, le monophysisme a donc changé notablement de sens. Alors que, dans le domaine proprement christologique, sa tendance était de nier l'*humanité* du Christ; dans le domaine de l'action, sa tendance, on le voit, serait de nier la *divinité* du Royaume pour n'y voir qu'une réalisation de l'homme. Dans les deux cas cependant, c'est la même tentation de ramener l'un à l'autre, soit l'homme, soit Dieu. Si le monophysisme actuel de l'action absorbe la transcendance du Royaume dans l'immanence de l'homme, alors qu'autrefois le monophysisme christologique volatilisait dans le Christ la réalité de l'homme par la transcendance de Dieu, c'est que les âges culturels ont changé. Autrefois l'humanité restait dans son ensemble foncièrement religieuse et on n'avait guère l'idée de nier Dieu pour mieux magnifier l'homme. De nos jours, au contraire, le sens religieux est profondément dévié, et la religion a souvent pour objet l'homme lui-même. Notre vrai péril de monophysites modernes n'est donc pas tellement de détruire l'homme au profit de Dieu, mais bien de détruire Dieu au profit prétendu de l'homme (ce qui est encore une manière, nous le verrons dans la troisième partie, de détruire l'homme lui-même).

Alors que le nestorianisme de l'action, qui disjoint et disloque jusqu'à l'hétérogénéité clercs et laïcs, Royaume et monde, est plutôt de nos jours une erreur de clercs, et devient par eux une erreur de laïcs, le monophysisme de l'action au contraire, qui ramène le Royaume à l'humain et perçoit si mal l'originalité légitime du clerc, est plutôt de nos jours, une erreur de laïcs et devient par eux une erreur de clercs. Aucun des deux processus n'est préférable à l'autre, puisque chacun, comme nous le verrons mieux encore par la suite, relève d'une égale erreur sur le Christ. Leur correspondance dit simplement que, par rapport à l'erreur possible, prêtres et laïcs n'ont pas à se jalouser. Nous pouvons tous nous tromper nous-mêmes et tromper les autres avec nous, tant que, victimes de nos tempéraments différemment généreux ou de nos expériences également partielles, nous ne nous assujettissons pas, dans notre action de chrétiens, aux normes de l'Eglise dans sa foi au Christ.

II. LA NORME DE LA FOI

Nous ne pouvons détailler la manière dont l'Eglise proclame l'unité de l'Homme-Dieu, face aux Nestoriens qui disjoignent les natures que

les monophysites confondent. Il faudrait réanalyser la doctrine du Concile d'Ephèse, tenu contre les premiers en 431 et celle des Conciles de Chalcédoine et de Constantinople II, tenus contre les seconds en 451 et 553. N'ayant pas à exposer en elle-même la christologie, mais à montrer comment elle doit éclairer notre jugement de chrétiens sur l'action, nous aurons rappelé l'essentiel de la norme de la foi sur le mystère du Christ, quand nous aurons vu comment l'Eglise ni ne confond ni ne sépare, mais rassemble les deux natures dans l'unité du Médiateur.

1. LA VÉRITÉ DE L'HOMME DANS LE CHRIST ET EN NOUS, CONTRE LE MONOPHYSISME

Aux origines lointaines du monophysisme on trouve les diverses formes de docétisme qui, dès le second siècle de l'ère chrétienne, menacent la pureté de la foi. A la réalité du témoignage apostolique qui proclame avec l'Apôtre Bien-aimé :

> « Ce qui était dès le commencement,
> ce que nous avons entendu,
> ce que nous avons vu de nos yeux,
> ce que nous avons contemplé,
> ce que nous avons touché
> du Verbe de vie »
> (1ª Joan. I, 1).

le docétisme substitue un *semblant* d'Incarnation. Dépréciant la création comme l'œuvre d'un Dieu secondaire, qu'ils identifient injurieusement au Dieu de l'Ancien Testament, les docètes méprisent par le fait même la chair qu'ils jugent indigne du salut. Comment admettre alors avec saint Jean que « le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous » ? Le Fils de Dieu dont parle le docétisme n'est pas le Fils du Créateur, il n'a rien à voir avec le monde de la chair ; son incarnation, puisqu'il faut consentir comme chrétien d'en parler, n'est pas réelle : ou le vrai corps que l'on voit n'est pas celui du Fils de Dieu, ou il n'y a pas de vrai corps du tout ; de toute manière, l'incarnation est apparente. Dès le principe, cela va sans dire, l'Eglise apostolique confesse au contraire le réalisme total de l'Incarnation. C'est le Fils véritable du Dieu, qui, ayant tout créé, veut aussi tout sauver, et nous a, pour cette raison, charnellement assumés.

Tandis que le docétisme s'en prend de façon encore indistincte à l'humanité du Christ en s'en prenant à sa chair, le monophysisme, procédant de manière plus analytique et plus élaborée, diffuse au fond la même erreur. A travers les hérésies concernant l'intelligence, la nature humaine ou la volonté du Christ, c'est à l'humanité du Fils de Dieu que le monophysisme, comme le docétisme, en a. Aussi bien, comme l'Eglise du second siècle a défendu la chair du Christ contre

les docètes, elle va défendre, au quatrième, la réalité de l'*intelligence* humaine du Christ, contre Apollinaire de Laodicée qui la niait au nom du rôle de l'Esprit Saint; au Concile de Chalcédoine en 451 contre les monophysites proprement dits, elle va confesser l'intégrité de la *nature* humaine du Christ et plus tard, soit au Concile de Latran en 649, soit au troisième de Constantinople en 680-681, l'authenticité de sa *volonté* humaine. Ainsi, tout au long de cette lutte doctrinale, du 1er au 7e siècle, une seule et même fidélité s'exprime, celle de l'Eglise en la vérité humaine de la chair, de l'intelligence, de la volonté du Christ, bref de toute sa nature d'homme.

En défendant ainsi l'humanité du Christ, c'est la nôtre aussi qu'elle défend, puisque l'Incarnation a fait qu'est devenu sien ce qui est d'abord nôtre. Dès la lutte contre le docétisme, l'amour de Dieu et du Christ ne sont pas séparables dans l'Eglise de l'amour de l'homme lui-même. Elle va en donner la preuve éclatante en poursuivant pour nous en Occident un combat spirituel, commencé en Orient, avant tout pour le Christ. En effet, dans la descendance lointaine du monophysisme, le refus d'aimer dans le Christ l'Incarnation de Dieu va conduire à mépriser dans l'homme lui-même notre propre humanité. Les Cathares ou Albigeois, ces nouveaux Manichéens du Moyen Age, vont condamner le mariage et la chair, les Protestants et bientôt les Jansénistes, désespérer de la liberté, les fidéistes du XIXe siècle, de la raison. Même si les erreurs commises en Occident sur la nature de l'homme ne dérivent pas nécessairement des erreurs commises en Orient sur l'humanité du Christ, la réponse que l'Eglise fait aux unes dérive, en droite ligne, de la réponse faite aux autres. Contre la dépréciation, cathare de la chair, protestante de la liberté et fidéiste de la raison humaine, l'Eglise, au 4e Concile de Latran en 1215, au Concile de Trente au XVIe siècle, au Ier Concile du Vatican en 1870, sauve dogmatiquement dans l'homme ce qu'elle avait déjà sauvé dogmatiquement dans le Christ. Sa tâche n'est d'ailleurs pas finie. En défendant l'éminente dignité de la personne humaine, l'Eglise poursuit, face aux entreprises totalitaires du monde moderne, le même combat qu'elle a depuis longtemps commencé.

Ce faisant, l'Eglise n'est jamais conduite par un naturalisme, génial ou blâmable selon les goûts. Elle a pour unique norme, même si elle ne l'exprime pas toujours dans les formules que nous lui souhaiterions, ce que saint Paul appelle « le sens du Christ » (1 Co 2, 16). Or le Christ, comme nous l'apprend encore saint Paul et comme l'a repris après lui toute la Tradition, est inséparablement Tête et Corps. Pas plus qu'elle ne tolère qu'on dénature l'humanité du Christ notre Tête, pas davantage l'Eglise ne tolère qu'on dénature notre propre réalité, qui est pour le Christ celle même de son Corps. L'Eglise honore donc l'humanité du Christ dans la défense qu'elle fait de la nôtre,

comme elle a sauvé la nôtre dans la défense qu'elle a faite de celle du Seigneur. Elle nous apprend ainsi que le vrai sens de l'Incarnation ne va pas sans un amour authentique de l'homme comme tel, et qu'il est donc impossible de servir réellement le Royaume en se désintéressant de l'homme. Mais puisque la façon dont l'Eglise aime l'humanité est inséparable de l'amour dont elle aime Dieu Lui-même fait homme en Jésus-Christ, cet amour de l'homme n'a dans l'Eglise rien qui soit nestorien.

2. LA DIVINITÉ DU CHRIST ET NOTRE PROPRE DIVINISATION CONTRE LE NESTORIANISME

Pour le nestorianisme qui ne parvient pas à confesser que le Fils de Dieu se soit ineffablement abaissé, par son union réelle avec elle, jusqu'à notre condition d'hommes, l'humanité, ou si l'on veut la chair du Christ n'est donc pas proprement celle de Dieu. Dieu, en effet, ne s'est pas réellement uni à elle par l'Incarnation, Il n'est pas devenu Lui-même vraiment homme; cette humanité d'autre part n'est pas vraiment sienne, elle n'est pas l'humanité de Dieu. Prenant dès lors la Chair du Christ ou son humanité, je trouve bien en elle comme un reflet de Dieu, mais jamais je ne peux vraiment dire qu'en adorant la chair du Christ et son humanité, j'adore vraiment la propre chair du Fils de Dieu et pas davantage le Fils de Dieu fait homme. Quant à la Vierge Marie, si par sa maternité elle engendre bien l'homme dans le Christ, elle n'y touche pas le Dieu; elle est donc mère du Christ comme homme, elle n'est pas vraiment Mère de Dieu.

Or le mystère du Christ c'est le mystère même du Fils, si personnellement fait homme qu'on ne peut plus l'identifier réellement Lui-même comme Fils, sans Le reconnaître aussitôt comme homme en sa très libre Incarnation. L'Eglise, gardienne dans l'Esprit de toute foi au Christ, a donc inlassablement rejeté toutes les manières de concevoir le Christ comme un homme simplement divinisé, et non pas comme l'Homme-Dieu Lui-même. Le Christ n'est ni un homme hautement sanctifié ou inspiré, ni même un homme divinement adopté, pas davantage un homme où *habiterait* de façon sublime la divinité. A Nicée, où se tient le premier Concile Œcuménique, en 325, l'Eglise définit au contraire que le Christ engendré de Marie est le Fils naturel, et non pas adoptif, de Dieu; qu'il est aussi éternel que Dieu son père et de même nature (« consubstantiel ») que Lui. Repartant à Ephèse, un siècle plus tard, en 431, de ses affirmations de Nicée, elle déclare en outre, contre Nestorius, que ce Fils éternel du Père a vraiment été engendré de Marie dans le temps et selon la chair, et donc que Marie est vraiment en plein milieu de notre humanité la Mère même de Dieu. Plus tard encore, au VIII[e] siècle, et par rapport à de tenaces survivances nestoriennes qui se retrouvent en Occident sous forme d'adoptianisme, l'E-

glise répétera que, même considéré dans son humanité, le Christ ne doit pas être dit Fils adoptif de Dieu. Il n'y a dans le Christ qu'un seul Fils, le Fils éternel de Dieu devenu homme, de sorte qu'un seul et le même, le Fils de Dieu est, du fait de son Incarnation, à la fois Dieu et homme.

En ce maintien étonnamment lucide de la divinité du Christ, l'Eglise, travaillant, si j'ose ainsi parler, pour le Christ, travaille encore, pour nous. De même qu'en sauvant contre le monophysisme la réalité de l'humanité du Christ, elle sauve aussi la nôtre de toutes les dépréciations contemporaines ou ultérieures, de même en sauvant la vraie divinité du Christ contre les atténuations déformantes des Nestoriens, c'est aussi notre propre divinisation en Lui, qu'elle protège. Car, comment pourrait-il nous déifier, c'est-à-dire nous introduire dans la communication directe de la vie même de Dieu, ce Christ nestorien dont l'humanité ne serait pas vraiment l'humanité de Dieu? Toute la distance qu'on établit entre l'homme et Dieu dans le Christ, agrandit encore l'écart entre nous-mêmes et Dieu, car le sort de la Tête entraîne celui du Corps qui dépend d'elle. Si donc la vie de la Tête n'est finalement qu'humaine, la vie du Corps ne sera pas divine! Or, nonobstant toutes les hésitations de l'hérésie, la condition réelle du Corps ne fait pas de doute pour cette Eglise dont la vraie Tête est le vrai Christ. La condition du Corps du Christ qu'est l'Eglise, étant celle d'un Corps *déifié* dans ses membres — car la vie de grâce en son fond n'est rien d'autre! — l'identité de la Tête est dès lors lumineuse : le Christ c'est Dieu Lui-même en personne, dans notre humanité. Car, raisonnent les Pères, comment nous donnerait-il la déification celui qui n'étant pas Dieu Lui-même aurait dû d'abord la recevoir?

Telle est finalement la raison d'être de l'opposition de l'Eglise contre le monophysisme lui-même. L'humanité dont l'Eglise atteste la présence dans le Christ et en nous, n'est pas n'importe quelle humanité : c'est dans le Christ l'humanité par laquelle le Fils de Dieu nous divinise et c'est en nous l'humanité qui est le sujet de cette divinisation. Le principe de la lutte contre le monophysisme est donc identique à celui de la lutte contre le nestorianisme. S'il ne faut pas laisser les monophysites détruire dans le Christ l'humanité qu'Il assume pour nous diviniser, il ne faut pas laisser les nestoriens éloigner de l'humanité du Christ la divinité qui seule nous déifie. Notre divinisation dans le Christ et par Lui, commande dans les deux cas une seule attitude. En sauvant dans le Christ soit l'humanité de Dieu soit la divinité de l'homme, il s'agit de sauver la réalité de l'Homme-Dieu, seul capable de nous diviniser comme hommes, c'est-à-dire de nous faire participer en Lui à la vie même de Dieu.

Au refus nestorien de l'unité du Christ, on comprend qu'on puisse légitimement rattacher tous les divorces qui, depuis l'ère chrétienne, se sont consommés entre l'homme et Dieu. Le plus retentissant d'entre eux est sans doute celui de l'Islam, qui refuse comme un blasphème la divinité du Christ et l'Incarnation de Dieu, dès lors révélé en sa Trinité. Mais, pour rester plus intérieurs à l'horizon chrétien, les séparatismes protestants et bientôt jansénistes entre Dieu et la vie spirituelle de l'homme, entre l'Eglise et la société civile, entre le chrétien du Royaume et l'homme de ce monde ne sont pas moins redoutables... Isolant l'homme concret, celui de la famille, de la profession, de la cité et du monde, de tout rapport avec la vie de Dieu communiquée pourtant dans le Christ, tous ces séparatismes récents constituent des séquelles du séparatisme nestorien. L'Eglise à juste titre ne cesse donc de s'élever contre eux. Non qu'elle confonde les plans, mais elle sait que dans le Christ ils communiquent profondément, et que l'homme n'acquiert sa vérité d'homme qu'en la recevant de Celui qui lui fait partager par surcroît sa vérité de Dieu.

Tous ces divorces sont d'ailleurs la conséquence et parfois le présage d'une rupture bien plus radicale, dans laquelle le monde moderne risque de s'installer. A la faveur du déisme du XVIII[e] siècle et d'un humanitarisme à la Rousseau, à la Kant ou à la Renan, prétendant aussi s'autoriser d'une critique « scientifique » des témoignages évangéliques et commandés en fait par un refus *a priori* du surnaturel plus ou moins directement hérité de Spinoza, les protestants libéraux et les rationalistes du XIX[e] siècle ont rejeté totalement la divinité du Christ. Opérant dans le Christ une dissociation nestorienne absolue entre le Jésus de l'histoire et le Christ de la foi, ils ont déclaré que le Christ n'était en réalité qu'un homme dont la foi avait fait subséquemment un Dieu, et que, par conséquent, la foi en la divinité du Christ n'avait pas d'autre contenu que celui de la conscience séculaire qui la lui accordait. A vrai dire, la négation de la divinité du Christ n'est pas séparable au XIX[e] siècle de l'affirmation « compensatrice » de la divinité de l'homme, à laquelle l'athéisme positif d'un Feuerbach se voit finalement acculé.

Certes il ne serait pas venu à la pensée d'un homme de l'antiquité de réduire Dieu à l'homme. Trois siècles de mépris du christianisme ont conduit là l'Occident. Nous y reviendrons tout à l'heure. Qu'il nous suffise d'avoir ici suggéré comment la double dénaturation, monophysite ou nestorienne, du mystère du Christ commande aussi une dénaturation du mystère de Dieu et de l'homme. Les conséquences auxquelles aboutissent ces erreurs nous obligent en tout cas à revenir à la norme de la foi qui les dénonce : au vrai mystère du Christ, Unique Médiateur en sa propre Personne et de la vérité de l'homme et de la vérité de Dieu.

3. L'UNION DE L'HOMME ET DE DIEU DANS LE CHRIST : LE MYSTÈRE DE SA MÉDIATION POUR NOUS ET EN NOUS

L'unité du Christ n'est donc ni dans la fusion monophysite des natures humaine et divine, pas davantage dans leur séparation nestorienne. Elle est dans leur unité qui, respectant pleinement leur distinction, rend aussi possible leur communion. Telle est la doctrine sur laquelle les Conciles de Chalcédoine et de Constantinople II et III reviennent avec prédilection. L'unité du Christ vrai Dieu et vrai homme est celle même du Fils de Dieu fait homme. Un seul et le même, répètent ces Conciles, à savoir le Fils éternel de Dieu, donne à la nature humaine qu'Il assume de subsister en Lui. La nature humaine, que le Christ en son Incarnation s'approprie, devient donc vraiment et pour toujours nature humaine du Fils de Dieu. Le Christ, éternellement engendré comme Fils et historiquement conçu comme homme dans le sein de la Vierge, est donc, également et à jamais, dans l'unité indissociable de sa Personne divine, Fils de Dieu et fils des hommes. L'homme qu'Il n'est pas par nature, comme Fils éternel de Dieu, Il le devient, Lui-même et pas un autre, par son Incarnation. Le Christ c'est donc le Fils, devenu, inséparablement de son mystère éternel de Fils, un homme comme nous. S'il unit donc ainsi l'humanité à sa divinité, ce n'est ni pour confondre l'une et l'autre, ni pour les dissocier, mais pour les instaurer Lui-même en cet admirable échange que la Tradition appelle, dans le Christ, la communication des idiomes.

Dans le Fils de Dieu fait homme, le bien propre (en grec : *idioma*) de l'humanité devient, en effet, le bien propre de Dieu, puisque le Christ qui est Dieu, naît, grandit, travaille, parle, souffre et meurt, en homme. Par voie de conséquence, le propre de la divinité devient le bien propre de ce Christ qui n'est jamais homme sans être, aussi et en même temps, Dieu. Le Christ qui est homme est donc divinement glorifié dans sa mort d'homme et Il nous donne Lui-même l'Esprit, en Dieu. C'est dire que nous sommes les vrais bénéficiaires de cette communication des idiomes qui n'existe dans le Christ que *pour nous*. En effet, puisqu'Il assume en sa propre Personne divine de Fils notre humanité, le Christ peut aussi, en elle et par elle, nous communiquer sa propre divinité. L'humanité du Christ devient alors la Voie, la Porte ou, si l'on veut, le Sacrement total par lequel nous entrons, comme hommes, en la communication de sa vie divine de Fils. Car le Fils de Dieu s'est fait fils de l'homme, répètent tous les Pères de l'Eglise avec admiration, pour que les fils des hommes deviennent des fils de Dieu.

Tel est le mystère à la fois simple et confondant de l'unité du Christ. Unité qui n'est donc ni de confusion, ni de séparation mais bien de médiation. Un seul et le même, étant à la fois comme Fils éternel Incarné, Dieu et homme, donne à Dieu de devenir homme sans cesser pourtant d'être Dieu, et aux hommes de devenir dieu par participation

sans cesser de leur côté d'être des hommes. Il peut l'un et l'autre sans peine, Lui qui est dans l'unité éternelle de sa Personne, à la fois, Dieu à jamais et homme devenu. Il peut donc à raison de ce qu'Il est comme Fils incarné, donner à Dieu de devenir en Lui ce qu'Il n'est pas par nature : homme, sans porter la moindre atteinte à ce qu'Il est, de toujours et à jamais, par nature : Dieu. Mais par ailleurs, et du même mouvement, Il peut donner aux hommes de devenir en Lui ce qu'ils ne sont pas en eux et ce qu'Il est le seul à être en soi : Dieu, tout en respectant pleinement ce qu'ils sont eux-mêmes pour toujours, et qu'Il a voulu lui aussi devenir avec eux : homme.

Le sens ultime et déterminant de notre vie n'est donc ni la seule nature qui mesure notre distance à Dieu, ni le seul monde que construit la force séculaire de nos bras, mais le Royaume dont le Christ est l'unique Médiateur et Seigneur, Lui qui est devenu par abaissement ce que nous sommes par origine, afin que nous devenions par élévation en Lui ce qu'Il est Lui-même par naissance éternelle. Dans ces conditions, la manière dont l'Eglise confesse l'unité du Christ est inséparable de la manière dont nous devons en vivre, en nous y convertissant.

III. LA CONVERSION NECESSAIRE

A la lumière de la foi de l'Eglise en Jésus-Christ, les déformations dont nous sommes partis apparaissent de nouveau clairement. Nous risquons, disions-nous, de renouveler dans l'action des erreurs commises par des chrétiens de jadis au plan de la pensée. Nous avons parlé alors d'un nestorianisme de l'action qui, posant l'entière hétérogénéité entre le Royaume et l'homme, coupe cet homme en deux et dévitalise le Royaume lui-même en lui enlevant son vrai sujet qui est l'homme. Nous avons parlé ensuite d'un monophysisme de l'action qui identifiant, d'un côté ou de l'autre, le Royaume et le monde, fait perdre à l'homme le vrai sens de Dieu et de lui-même.

1. UN FAUX DIAGNOSTIC.

Or on ramène souvent ces deux attitudes erronées à une affaire pratiquement incurable de tempérament. Certains chrétiens seraient de naissance portés à négliger les hommes et à se préoccuper de Dieu, tandis que d'autres paieraient un sens plus averti des choses humaines d'une distraction congénitale envers Dieu.

Faute d'avoir vu la nature réelle du mal, on donne alors pour remède ce qui a pour effet d'étendre encore le mal. Remarquant *justement que les chrétiens risquent de se laisser naturaliser par le* **culte de valeurs humaines, improprement dites alors, d'incarnation, on**

leur propose de faire de temps à autre des cures, improprement dites aussi, de transcendance. Après avoir, pense-t-on, *trop* regardé l'homme, on leur propose de regarder *aussi* Dieu. Ils reviendront alors à la réalité humaine, lestés ou remplis d'un sens renouvelé de Dieu. Cette réserve ne pourra évidemment que s'épuiser peu à peu au contact des réalités humaines, mais une nouvelle oscillation dans le sens de Dieu permettra de rétablir *momentanément* l'équilibre. Celui-ci ne sera en effet jamais acquis et les chrétiens se trouveront ainsi livrés, entre Dieu et l'homme, au sort du pendule, condamnés à osciller, leur vie entière, d'un amour confusionniste de l'homme qui les sépare de Dieu, à un amour séparatiste de Dieu qui les arrache à l'homme.

Est-il donc possible qu'un tel destin soit le fond du Royaume et que le remède spirituel à nos maux se trouve dans le passage pendulaire du culte d'un Dieu abstrait de l'homme, au service d'un homme coupé de Dieu? Comment la solution véritable pourrait-elle se trouver hors d'une conversion concrète à Celui qui est en sa Personne la jonction pacifiée des extrêmes? Car le séparatisme nestorien entre le Royaume et les valeurs humaines et le confusionnisme monophysite entre les deux résultent d'un oubli affligeant du mystère de la Médiation du Christ. Dès lors, les maux spirituels de l'action chrétienne ne sont pas plus réductibles que les hérésies antiques de la pensée à une affaire de tempérament, ils relèvent bien plutôt d'une insoumission encore mal détectée au Christ; le vrai remède reste donc maintenant comme jadis la conversion au vrai mystère du Christ.

2. CONVERSION NÉCESSAIRE AU CHRIST À PARTIR DU NESTORIANISME DE L'ACTION

Pour le nestorianisme de l'action, Dieu reste dans le Christ humainement incommunicable ou du moins incommuniqué. Au nom d'un sens qui se veut très pur de Dieu, on prône, en effet, un extrinsécisme complet entre la vie chrétienne et la vie humaine. Les seules relations possibles entre le Royaume et le monde sont de parallélisme ou de compromis; aucune interpénétration organique des deux n'est pensable. Dans ces conditions, moins le mouvement qui relie l'homme à Dieu comporte de réalité humaine, plus il est parfait. Mais l'homme, ne se sachant plus réellement saisi par lui, fait de Dieu un être lointain et ne peut plus en vivre comme de son Tout. La vie chrétienne s'étiole donc en déisme. Quant au Christ, ainsi concrètement spolié de sa médiation humano-divine, et donc sans Seigneurie effective sur le contenu de l'histoire, il figure dans la vie au rang des morts.

Résultant d'un insuffisant approfondissement dogmatique du mystère du Christ, qui, dans sa Médiation, unit ce que le nestorien sépare, le nestorianisme de l'action, disions-nous, dans la première partie, est plutôt une erreur de clercs. Elle atteint pourtant par eux les laïcs,

qu'on ne peut plus spirituellement unifier. En effet, au lieu de les aider à devenir prudents et fermes dans le monde, selon Jésus-Christ, ce qui est évangélique, on risque de les faire ou de les garder timorés et aigris. Si la vie, malgré nos leçons contraires, les séduit, nous les laissons divisés, cassés en deux, irréconciliés entre le Christ et le monde. Ce divorce les déchire aussi longtemps qu'on ne leur dit pas qu'aborder le monde en chrétien, c'est l'aborder dans le mystère du Christ, c'est-à-dire dans le mystère communiqué de Dieu qui fait de son Incarnation le principe même de sa Présence aux hommes.

Pareille conversion au mystère du Christ suppose évidemment qu'on se nourrisse dans l'Eglise de la réalité évangélique, sacramentelle et liturgique du Christ, qui n'est pas Dieu sans nous, mais Dieu avec et pour nous, selon son nom prophétique d'Emmanuel. Loin de fuir les réalités humaines comme si elles étaient étrangères au mystère de Dieu, le chrétien ira au monde comme au milieu où Dieu dans le Christ l'attend, pour travailler dans la justice et la charité. Alors la vie humaine, dont on craignait qu'elle éloigne de Dieu, y ramène au contraire. Car un chrétien qui assume le monde humain de sa famille, de sa commune, de sa profession ou de son pays, dans la vertu du Christ se donnant divinement Lui-même aux hommes, découvrira le vrai Dieu, bien plus profondément qu'aucun séparatisme n'aura jamais rêvé le faire.

3. CONVERSION NÉCESSAIRE AU CHRIST À PARTIR DU MONOPHYSISME DE L'ACTION

Pour le monophysisme, disions-nous, la distinction entre le Royaume et le monde s'estompe. Le Christ ne s'est-Il pas incarné? c'est-à-dire n'a-t-Il pas identifié le mystère de Dieu avec la réalité de l'homme? Etre avec les hommes, travailler avec eux et pour eux, c'est donc être par le fait même avec le Christ et avec Dieu. Quel besoin chimérique ou morbide d'aller plus loin, comme si l'identité entre rencontre des hommes et rencontre de Dieu n'épuisait pas le contenu réel du christianisme et finalement du Royaume! Dès lors, à mesure que l'action élargit le cercle de ses implications professionnelles, syndicales et politiques, une intention de plus en plus humaine d'œuvrer pour la justice tient lieu de vue de foi, dispense de prière effective et bientôt de pratique sacramentelle. Bref, une confusion naïve en ses débuts, entre Royaume et monde, se mue en cours de route, si l'on n'y prend pas garde, en lente dérive vers un comportement humanitaire d'athée.

De telles tendances, sous couvert de christologie, n'en sont évidemment que la caricature. Le Christ est certes, par l'humanité qu'Il assume, le *divinisateur* de l'homme, mais Il ne l'est pas *sans condition*. Alors que le séparatisme nestorien ignore que Dieu Lui-même assume tout l'humain dans le Christ, le confusionnisme monophysite oublie que cet humain a toujours besoin d'être en nous divinement trans-

formé. Tous deux sont en réalité incapables de voir l'acte de Dieu pour nous dans le Christ. Le premier ne croit pas que l'humain puisse être vraiment assumé par Dieu, le second, que Dieu ait besoin pour le faire, de convertir l'homme. Mais cette peur des césures nécessaires est aussi pathologique chez notre monophysite, que l'est chez notre nestorien le goût artificiel des discontinuités. Certes, il ne s'agit pas de briser l'élan légitime de l'action et de rompre les justes fraternités, moins encore de disloquer intérieurement le chrétien; il s'agit cependant de bien discerner en quoi consiste la valeur humano-divine de l'action.

Rien n'est plus fréquent, en effet, de nos jours, que l'illusion de l'homme sur sa véritable identité et sur celle de son monde. Qu'elles soient politiques, économiques, techniques, culturelles, civiques ou sociales, les valeurs finies du monde sont toutes susceptibles de prendre aux yeux de l'homme actuel, le prestige religieux de l'Infini lui-même. La raison en est que l'homme, ayant de plus en plus perdu le sens de Dieu, se prend lui-même ou prend les autres comme la source finalement inconditionnée de tous les absolus. Ainsi s'implante en la conscience une erreur quasi spontanée sur les rapports du fini et de l'Infini, qui donne à l'homme et aux choses de l'homme la Valeur même qui ne revient qu'à Dieu. Cette substitution du créé à l'Incréé, du fini à l'Infini, de l'homme et de son monde à Dieu, est le péché même en son essence religieuse. Remplaçant Dieu par ses images, l'homme rend alors à une idole le culte qu'il doit à Dieu. Devenu incapable de saisir vraiment sa propre identité, l'homme perd ainsi le sens des horizons spirituels, il majore les premiers plans; projetant sur le monde construit par ses œuvres le contenu du Paradis promis par grâce, il attend sérieusement de l'indéfini de l'histoire et de ses générations successives, l'Infini qui ne peut être donné que par Celui qui l'est. En un mot, le péché comme substitution idolâtrique de l'homme à Dieu, emboutit l'homme dans les mythes et fausse dans leur principe ses activités par ailleurs les plus légitimes et les plus nécessaires.

Or il est plus facile qu'on ne le croit souvent d'entrer, comme chrétien, dans ces mythes et ce péché du monde... En tout cas, la confusion monophysite de l'action le fait à sa manière. On s'y refuse, en effet, à distinguer dans l'action, le Royaume et le monde. On s'est convaincu que le mystère du Christ en son Incarnation nous dispense d'une telle complication. C'est là l'erreur. Le Christ n'est pas, comme homme, le Fils, sans qu'Il avoue et consacre, en la Croix, la finitude humaine à cette Infinité paternelle de Dieu contre laquelle le pécheur, de nos jours particulièrement, se raidit. Pas plus pourtant qu'aucun homme d'aucun autre âge, l'homme du XX^{e} siècle ne saurait être dispensé, pour atteindre sa propre vérité, de passer dans le Christ par l'humilité filialement restaurée de la créature. Tout royaume entrevu hors de cette adoration n'est pas du Christ, mais finalement de Satan.

L'identité véritable de l'homme, maître en second de la création, frère de tous les hommes, fils adopté de Dieu, collaborateur quotidien du Royaume, n'est découverte que dans l'aveu sans ressentiment de sa finitude de créature. Alors, dépassant l'erreur mortelle de son idolâtrie, l'homme peut découvrir toutes choses comme siennes, parce qu'il entre filialement par le Christ en l'appartenance éternelle de Dieu. Il peut entrer aussi dans la vérité quotidienne des dévouements sans réserve parce qu'ils sont sans mensonge.

CONCLUSION

Ainsi la conversion au Christ, par delà toutes nos déformations modernes sur les rapports du Royaume et du monde, est la grande nécessité de la vie actuelle des chrétiens, comme elle le fut toujours. Les difficultés sont culturellement nouvelles, mais, au fond, dans tous les âges, elles sont spirituellement identiques. C'est pourquoi l'Eglise, qui demeure la même, n'est jamais démodée. Aussi bien, quand nous hésitons sur notre authenticité chrétienne au plan du Royaume, faut-il nous ressaisir d'abord dans la foi de l'Eglise au mystère de son Christ, comme nous avons essayé d'en donner ici un exemple. C'est à ce prix que nous ne renouvellerons pas dans l'action les erreurs de jadis dans la pensée, mais que, bénéficiant de la fermeté dogmatique de la foi séculaire de l'Eglise, nous pourrons devenir en notre temps de vivants témoins de sa splendeur.

Lyon (Rhône)
4, Montée de Fourvière.

Gustave MARTELET, S.J.